

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « 1939-1965: Armed resistance to Franco ». Ce texte date de 1996.

La traduction a été réalisée par le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen en avril 2011.

On peut trouver d'autres traductions en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

1939-1965: Résistance armée à Franco

Un récit de la lutte armée clandestine des anarchistes et antifascistes contre le régime du général Franco après la guerre civile.

Le crépitement de la Thompson

La lutte de guérilla contre le franquisme apparût réellement dans les jours qui suivirent le soulèvement militaire contre la république espagnole le 18 juillet 1936. Dans tout le pays, les travailleurs/euses lancèrent une révolution et prirent les armes contre les forces armées. Dans les zones qui tombèrent immédiatement aux mains de l'armée mutinée, une répression sanglante fut promptement mise en œuvre et cela obligea de nombreux antifascistes à prendre le maquis pour sauver leurs peaux. Cela se répéta pendant près de 3 ans, chaque fois qu'une région, l'une après l'autre, était conquise par l'armée franquiste et cela s'étendit virtuellement à toute la péninsule après que les troupes républicaines se soient rendues dans la région du Levant central le 31 mars 1939.

Peu de choses ont été écrites sur l'échelle atteinte par la lutte armée contre Franco après la guerre civile. Peu de choses sont encore connues. Une épaisse couverture de silence a été jetée sur les combattants, pour de nombreuses raisons. D'après l'ami personnel de Franco, le lieutenant-général de la Garde Civile Camilo Alonso Vega - qui fut responsable de la campagne anti-guérilla pendant 12 ans - le « banditisme » (le mot qu'utilisèrent toujours les franquistes pour qualifier l'activité de guérilla) fut « d'une grande ampleur » en Espagne, en ce qu'il « perturba les communications, démoralisa les gens, affaiblit l'économie, brisa l'unité et nous discrédita au yeux du monde extérieur ».

Quelques jours avant que ces mots ne soient prononcés, le général Franco lui-même avait justifié le silence pesant recouvrant les rapports concernant l'opposition armée et les efforts déployés pour la stopper, quand il avait déclaré que « les sacrifices de la Garde Civile dans les années suivant la seconde Guerre Mondiale, furent fait d'abnégation et de silence car, pour des raisons politiques et de sécurité, il était inapproprié de rendre public les endroits, les affrontements, les pertes ou le nom de ceux qui étaient tombés dans l'exercice de leur devoir, dans un sacrifice héroïque et inexprimé ».

Cette chape de plomb a continué jusqu'à nos jours. Dans un programme de la télévision espagnole (TVE), intitulé « Guerre de guérilla » et enregistré en 1984, le général Manuel Prieto Lopez se référa cyniquement aux combattants anti-franquistes comme à des bandits et des tueurs. Bien que cela ne soit pas surprenant – durant la période dite de « transition à la démocratie » (novembre 1975 à octobre 1982) toutes les forces politiques, la haute finance, les industriels, les autorités militaires et religieuse décidèrent que les références au passé était encombrantes et que le bain de sang prolongé de l'ère franquiste devait être laissé dans l'oubli. Ce consensus se maintient fermement aujourd'hui encore, et l'envie des historienNEs de lever le voile se heurte à des obstacles insurmontables lorsqu'ils/elles tentent d'examiner les archives de l'État, de la Garde Civile et de la police.

Nous n'avons pas de sources fiables concernant les effectifs globaux des guérillas, le nombre de pertes endurées par elles ou le nombre de celles infligées aux forces de sécurité et à l'armée. Si nous voulons quelques connaissances sur ce à quoi ressembla cette lutte inégale contre la dictature, notre seule option est

de se tourner vers les chiffres rendus publics en 1968 - un cas unique à ce qu'il semble - d'après lesquels la Garde Civile endura 628 pertes (dont 258 morts) entre 1943 et 1952. 5548 « bandits » furent anéantis au cours de 2000 escarmouches, nombre d'entre elles dégénérant en véritables affrontements. Les chiffres de l'éradication sont les suivants : 2166 tués, 3382 prisonniers capturés ou s'étant rendus, 19 407 personnes arrêtées comme agent de liaisons ou soutiens logistiques, pour complicité et instigation à la subversion.

Un silence embarrassé recouvrit d'un linceul les années entre 1939 et 1942, quand des unités de l'armée régulière, la Légion Étrangère espagnole, les *regulares* (troupes coloniales marocaines), avec le soutien de l'artillerie, essayaient d'anéantir les guérillas. Les chiffres sus-mentionnés concernant les pertes de la Garde Civile (une sorte de gendarmerie à l'espagnole) sous les coups des guérillas peuvent être actualisés. Si on compare, durant ces années, les listes des Gardes Civils où la cause de la mort n'est pas indiquée, avec les taux de décès en temps de paix, on trouve un surplus de décès (si l'on assume qu'ils sont le résultat de maladies ou d'accidents) qui est inexplicable et qui doit certainement approcher de la vérité : 1000 morts en service actif.

L'intensification des activités de guérilla commença en 1943, quand la croyance répandue que le III^{ème} Reich avait la victoire dans ses mains s'effiloça suite à la déroute des divisions d'élite allemandes à Stalingrad. Alors que le cours de la seconde Guerre Mondiale tournait, les guérillas antifranquistes, comme on pouvait s'y attendre, regagnèrent en moral et en dynamisme et au cours de 1944 elles s'étendirent considérablement. Leur apogée fut en 1946-1947. Après cela, partiellement à cause de la politique internationale qui cherchait un rapprochement avec Franco, un déclin eut lieu qui se termina par la disparition de la guérilla en 1952. À Barcelone, Madrid, Valence et dans d'autres villes, la guérilla urbaine perdura encore un peu plus d'une décennie.

Après 1944, les guérillas opérant en Espagne reçurent des renforts considérables de leurs compatriotes exilés qui avaient pris une part active à la libération de la France et à la résistance française. C'étaient des hommes bien entraînés et expérimentés, équipés d'armes légères modernes et capables d'utiliser avec facilité des substances hautement explosives comme le plastic. La plupart furent envoyés de France et un plus petit nombre provenait d'au delà des mers, d'Afrique du nord. Des dirigeants communistes chargés de politiser l'activité des guérillas vinrent des Amériques en Espagne en passant par Lisbonne et Vigo. Les communistes, qui considéraient comme garanti que le cri de guerre « Reprendre l'Espagne ! » allait être le signal d'un soulèvement populaire général contre le régime de Franco, se réjouirent de cette aide relativement massive.

Environ 3000 guérilleros organisés en France, disposant du même armement que celui utilisé dans leur combat contre les nazis, montèrent 2 attaques principales à travers les Pyrénées en 1944. La première incursion eut lieu en Navarre le 3 et le 7 octobre, la seconde se fit par la Catalogne, l'objectif étant d'établir une tête de pont dans le Val d'Aran et d'installer un gouvernement républicain provisoire. Il était également considéré comme garanti que, confrontés à un tel fait accompli, les Alliés interviendraient rapidement pour renverser Franco. Ces incursions furent facilement repoussées - ayant été anticipées - par le gouvernement espagnol qui avait pris toutes les mesures appropriées. Cependant, il y eut beaucoup de guérilleros qui refusèrent de retourner à leurs bases et optèrent au contraire pour s'infiltrer à l'intérieur du pays en petits groupes. Là ils renforcèrent les groupes de guérilla existants et en créèrent de nouveaux là où il n'en existait aucun.

Les armes qu'ils amenèrent étaient beaucoup plus efficaces et adaptées au combat de guérilla. Les armes les plus communes étaient la mitraillette anglaise Sten ou la mitraillette allemande MP 38. Les 2 étaient des armes automatiques utilisant des munitions de 9 millimètres qui étaient courantes et abondantes. Des armes américaines comme le pistolet Colt furent introduites tout comme (mais en plus petite quantité) des mitraillettes Thompson, une arme plus lourde mais aussi plus efficace. Un crépitement de Thompson dans les montagnes ressemblait à une salve d'artillerie. Les combattants entrant en Espagne amenèrent aussi avec eux un moral d'acier forgé dans les victoires enregistrées contre les nazis et reposant sur la croyance ardente que Franco ne pouvait survivre à Adolf Hitler et à Benito Mussolini. Ils avaient également derrière eux une

expérience organisationnelle et de solides convictions idéologiques, anarchistes, socialistes ou communistes, qualités qui allaient rapidement transformer le phénomène de la guérilla en ce qu'ils apportèrent de la cohésion à des groupes de guérillas nombreux mais dispersés.

Les principales zones de guérilla furent celles dont la configuration géographique rendait la défense et la survie plus évidentes, c'est à dire des chaînes de montagne qui procuraient une couverture adéquate. Par exemple en Andalousie, il y avait plein de bandes de guérilleros, certaines fortes de plus de 100 hommes. Dans les Asturies, les guérillas déployaient une grande activité, non sans connections avec une conscience politique profondément enracinée : la révolution des mineurs Asturiens en 1934 ne remontait pas à si loin. Dans de nombreux endroits, l'activité de guérilla était intermittente et aléatoire pour nombre de raisons, comme les empiétements des forces contre-insurrectionnelles.

Le style et la nature de la lutte de guérilla variaient suivant le terrain et les ressources des individus et groupes impliqués. Les activités comprenaient des attentats à la bombe contre des objectifs stratégiques, des assassinats politiques, la contrebande d'armes, la protection d'individus et de groupes impliqués dans des activités politiques clandestines, des braquages de banques et de la contrefaçon de monnaie pour financer la lutte et déstabiliser l'économie et aussi des actions plus spectaculaires : des missions pour libérer des camarades capturés, des combats ouverts contre les forces fascistes, et même une tentative de bombarder Franco depuis les airs ! (3 hommes dans un avion léger furent à un cheveu de larguer des bombes incendiaires et à fragmentation sur Franco et ses aides durant une régata en 1948).

Un exemple qui résume la mentalité et l'esprit du mouvement de guérilla de cette époque est fourni par une petite équipe de guérilleros anarchistes, mené par le vétéran Francisco Sabate Llopert (El Quico) (1). À leur retour d'Espagne après la fin de la seconde Guerre Mondiale, une de leurs premières missions fut « l'expropriation » d'argent et de valeurs dans une série de vols aggravés contre des gros hommes d'affaires locaux. En complément du « business », ceux « visités » se voyaient laisser une note comme celle qui suit, laissée à la maison d'un propriétaire prospère de grand magasin, Manuel Garriga :

« Nous ne sommes pas des voleurs. Nous sommes des combattants de la résistance libertaire. Ce que nous venons juste de prendre aidera un peu à nourrir les orphelins affamés des antifascistes que vous et ceux de votre espèce ont tués. Nous sommes des gens qui n'ont jamais demandé, et ne demanderont jamais, ce qui est à eux. Aussi longtemps que nous aurons la force de le faire, nous combattons pour la liberté de la classe ouvrière espagnole. Quant à vous, Garriga, bien que vous soyez un meurtrier et un voleur, nous vous avons épargné, parce que, comme libertaires, nous connaissons la valeur de la vie humaine, quelque chose que vous n'avez même jamais été capable de comprendre ».

Un petit exemple de comment, malgré la perte de la guerre et l'impitoyable répression fasciste, ceux impliqués dans la résistance arrivèrent encore à maintenir leurs objectifs politiques, leur humanité et leur respect d'eux-mêmes. L'opposition armée à Franco ne fut plus un problème sérieux après 1949 et, comme on l'a dit, elle s'essouffla vers 1952. À part des sévères coups portés par la Garde Civile et l'armée, l'absence d'un système logistique capable de maintenir les combattants bien équipés et, surtout, le fait que les partis politiques d'opposition aient choisi de parier sur la diplomatie comme substitut aux armes, rendirent impossible la continuation des activités de résistance offensive.

Un autre élément hautement significatif dans la liquidation de la lutte de guérilla fut l'arrivée sur la scène, en 1947, d'un personnel de sécurité superbement entraîné et formé sur le mode des « bandes de contre-guérilla », habillés et armés dans le style même des guérilleros, semant la confusion et la terreur sur leur propre terrain. Ces « contre-gangs » eurent même recours à des massacres sauvages qui furent attribués à la guérilla, le but étant de les discréditer et de les couper d'un soutien populaire. Ensuite, l'infiltration d'indicateurs de police dans les groupes de guérilla fut extraordinairement efficace et rendit possible le démantèlement des groupes les plus importants.

Dans les Asturies, en 1948, près de 30 guérilleros embarquèrent à bord d'un chalutier français qui était arrivé spécialement pour les récupérer et les emmener à St Jean de Luz en France. Dans le Levant, les derniers guérilleros de la région, environ 2 douzaines de survivants, réussirent à passer en France en 1952. En Andalousie, quelques bandes survécurent jusqu'à la fin de 1952, mais leurs dirigeants - comme l'anarcho-syndicaliste Bernabe Lopez Calle (1889-1949) - avaient presque tous péri au combat. Quelques uns réussirent à fuir à Gibraltar et en Afrique du nord mais, pour la plupart, ils furent anéantis au cours d'affrontements armés, d'autres furent exécutés par le « garrot vil » (mort par étranglement progressif) ou passés au peloton d'exécution. Ceux qui échappèrent à ce sort tirèrent des peines de prison excédant parfois 20 ans.

En 1953, les USA signèrent un traité d'assistance économique et militaire avec Franco. 2 ans plus tard, l'Espagne de Franco était accueillie au sein des Nations Unies. Cependant, bien que tout soit perdu, quelques jusqu'au boutistes refusèrent d'abandonner le combat : en Cantabrie, les 2 derniers guérilleros, Juan Fernandez Ayala (Juanin) et Francisco Bedoya Gutierrez (El Bedoya), rencontrèrent la mort respectivement en avril et décembre 1957. En Catalogne, Ramon Vila Capdevila (Caraquemada), le dernier guérillero anarchiste, fut descendu par la Garde Civile en août 1963. Mais l'honneur d'avoir été le dernier guérillero revient à Jose Castro Veiga (El Piloto) qui mourut, sans jamais avoir posé ses armes, dans la province de Lugo en mars 1965.

Il y a nombre de raisons à l'échec de la campagne de guérilla contre Franco, et bien que la guerre de guérilla ouverte se soit terminée dans les années 50, le mouvement contre Franco continua, menant des activités politiques illégales, jusqu'à l'éventuelle chute du régime. Ce que les guérillas avaient voulu atteindre, c'était l'insurrection ouverte contre Franco. Ce qu'elles nous montrent aujourd'hui, à travers leur ambition et leur sacrifice, c'est que la répression de la classe ouvrière progressiste après la guerre civile ne se fit pas sans mal. L'histoire complète de la lutte de guérilla, comme le dit Tellez (2), est encore en bonne partie inconnue. Tout ce que nous pouvons faire aujourd'hui, c'est saluer les hommes et les femmes de la résistance qui donnèrent leurs vies, pas seulement en défense de leur classe, mais pour un futur où la structure sociale qui crée les Francos soit enterrée avec eux.

Édité par Libcom à partir d'un article de Fighting Talk, N°15.

NOTES DU TRADUCTEUR :

1) Francisco Sabaté Llopart (1915-1960) : Militant anarchiste dans les années 30, combattant durant la guerre civile, exilé en France où il s'installe près de la frontière pour repérer des voies d'accès clandestines vers l'Espagne. Il effectue, à partir de 1944, de nombreux passages en Espagne où il participe activement à la lutte armée urbaine, devenant un des guérilleros les plus populaires de Catalogne. Il est finalement tué les armes à la main lors d'un affrontement.

2) Antonio Téllez Solá (1921-2005) : combattant anarchiste durant la guerre civile, il s'exile en 1939. Interné dans des camps Français, il passe ensuite dans les maquis et il participe en 1944 aux combats dans le Val d'Aran. Il milite longtemps dans le mouvement libertaire espagnol en exil. Ami de 2 célèbres guérilleros anarchistes, José Luis Facerías (tué en 1957) et Francisco Sabaté Llopart, il cesse de militer au début des années 60 pour se consacrer à l'écriture de nombreux livres sur l'histoire de la résistance armée anti-franquiste.